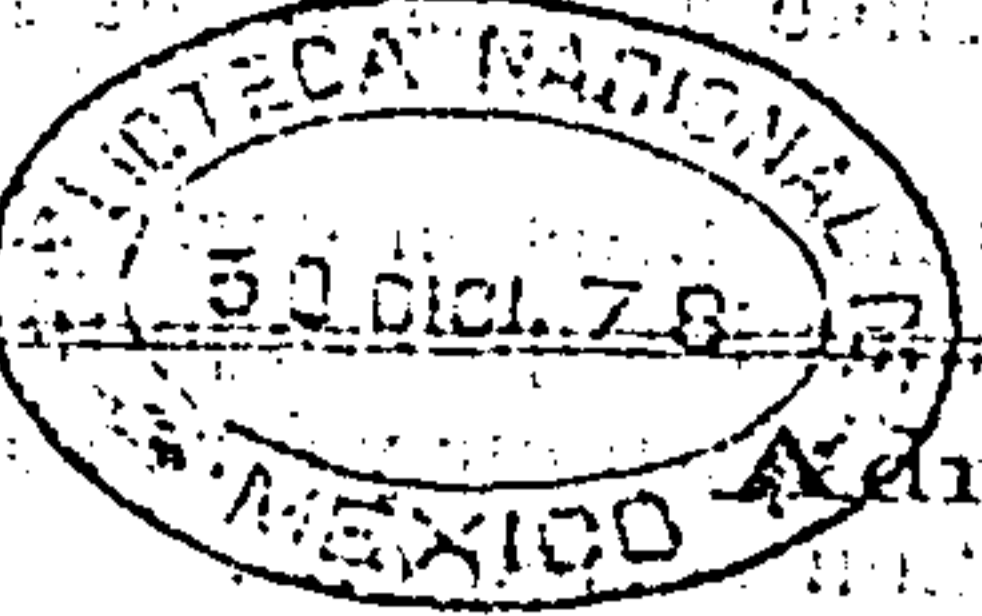


# Le Trait d'Union,

JOURNAL UNIVERSEL.



Administration et Rédaction: Callejon de Santa Clara, 10.  
Emilio Biebuyck et Cie, UNQUES AGENTS POUR LES ANNONCES ET LES PUBLICATIONS EN EUROPE ET AUX ETATS-UNIS.

C. BOURGOING, ADMINISTRATEUR.  
E. WALTER et C. BOURGOING,  
ÉDITEURS.

**ANNONCES:**

La ligne : \$ 0.05.

**RECLAMES:**

La ligne : \$ 0.50.

Les abonnements du dehors sont reçus chez les agents.

Le Trait d'Union paraît tous les jours, le lundi excepté.

G. GOSTKOWSKI, RÉDACTEUR EN-CHIEF.  
E. WALTER, SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION.

**ABONNEMENTS:**

A Mexico \$2.00 par mois.  
Hors de Mexico, franc de port \$2.50.

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois et sont PAYABLES D'AVANCE.

Prix du numéro: un réal.

**FRANCE.**

**CLOTURE DE L'EXPOSITION.**

Au moment où l'Exposition universelle de 1878 ferme ses portes, et après que les récompenses viennent d'être décernées aux vainqueurs de ce grand concours, il est intéressant de jeter un regard en arrière sur les conditions de cette entreprise dont l'enfance a été des plus délicates, qui a failli périr de malchance au milieu de son développement, et qui finit entourée d'une auréole de succès éblouissants même pour ceux qui lui en souhaitaient le moins.

Nous ne saurions le contester: l'audace a décidé l'entreprise, et la fortune a souri à l'audace, inspirée par le patriotisme le plus habile. C'est au milieu des menaces d'une guerre générale, dans la souffrance d'une crise grave et prolongée des industries du monde entier, en dépit d'une situation politique troublée à l'intérieur par les conflits de pouvoirs publics, que l'Exposition a été déciérée. Menacée de flanc par l'absence d'inspiration d'une puissance prépondérante, ébranlée par les hésitations des grands industriels dont la fortune était compromise par les incertitudes du lendemain, suspectée et combattue par les passions des partis hostiles à la forme du gouvernement auquel un succès devait si grandement profiter, elle a marché fièrement, se fiant à l'irrésistible élan que les œuvres vraiment nationales provoquent toujours dans notre généreux pays.

On a fait appel à tous les concours sans distinction d'opinions et de partis, et les adhésions sont venues avec un empressement admirable. En peu de temps, autour de l'administration se sont groupés les notabilités les plus considérables du monde industriel français, les vétérans des expositions antérieures et les nouveaux dévouements. Les comités d'admission ont tenu par leur entraînement exemple la France entière; et la France a donné ses meilleurs efforts, inspirée par le puissant intérêt politique de l'œuvre et par le sentiment de la revanche morale que la réussite devait lui assurer. Elle comprenait aussi l'importance de cette solidarité qui allait lier ses intérêts avec les intérêts matériels de toutes les autres nations, de manière à rendre incontestable notre désir de paix en nous constituant les gardiens des richesses du monde entier. Rien n'a pu préva-

loir contre cet élan: ni les prédictions sinistres, ni les menaces de ceux qui, voulant conserver au profit exclusif de leur parti le prestige de l'Exposition de 1867, ne négligeaient rien pour provoquer les abstentions, abattre les courageux, entretenir l'incertitude; — ne comprenant pas, dans leur malencontreux aveuglement, que lutter contre les intérêts les plus évidents de tous les producteurs de France, c'était perdre les appuis les plus puissants dans le pays, surtout après l'ébranlement si grave causé à la fortune publique par la désastreuse aventure du 16 mai.

Elle a failli faire un grand mal; cette fantaisie révolutionnaire. Beaucoup de classes, groupant les premiers industriels, ont, du jour au lendemain, été désorganisées par les hésitations des exposants, au point que tout eût été compromis, si le zèle et la fermeté des comités d'admission avaient cédé un seul jour. La crainte d'un lendemain de violences civiles a été si grande que le mois de décembre 1877 s'est ouvert avant le commencement de certains travaux, particulièrement dans la galerie des machines, où ces travaux devaient être terminés au mois d'octobre.

Mais tout fut sauvé grâce à la débâcle de l'ordre prétendu « moral ». La sérénité entra dans les esprits, et le travail recommença avec une ardeur redoublée. Les comités d'installation ne trouvèrent plus aucune hésitation dans la poursuite de leur tâche, et l'Exposition put s'ouvrir, suffisamment complète, à la date officiellement fixée du 1<sup>er</sup> mai 1878. Ce fut un grand jour!

De l'aveu général, les produits exposés en 1877 ont été d'une beauté, d'une valeur et d'une abondance dont il n'y avait pas eu d'exemples. La France, qui a tenu un rang si élevé et les pays étrangers dont la concurrence la presse, ont fait avec un entrain admirable les efforts les plus généreux pour assurer la splendeur de notre Exposition. Ils ont réussi.

Ainsi la consécration la plus claire des mérites des exposants a été l'obligation d'élever au-delà de toutes les prévisions premières le chiffre des récompenses, sans parler de l'affluence incessante et sans précédent des visiteurs de tous les pays. Le monde entier trouvait, du reste, à s'éclairer et à s'instruire dans toutes les branches qui sollicitent l'activité et le savoir humain, au Champ-de-Mars comme au Trocadéro. On sait que le nouveau Palais s'est ou-

vert aux conférences les plus savantes, aux manifestations de l'art musical et dramatique, à une brillante exposition de portraits, ainsi qu'aux monuments des époques préhistoriques, si importants pour l'histoire de l'humanité.

Le jury de 750 membres français et étrangers, repartis proportionnellement entre les 90 classes des neuf groupes, a fonctionné pendant dix semaines avec un zèle et un dévouement infatigables. La tâche qui s'imposait à lui était énorme, à cause de l'immense quantité des produits envoyés, non moins que de l'étendue du terrain de l'Exposition occupé par un si grand nombre d'annexes. Près de 60,000 exposants se partageant 30,000 récompenses environ, dont plus de 3,000 médailles d'or. On peut penser que tous les mérites ont été reconnus et que les meilleurs ont été distingués.

Le jury des présidents a eu la haute mission de décerner les grands prix. En dehors des industries dont le renom est ratifié par la clientèle du monde entier, il a eu la bonne fortune d'attribuer cette récompense exceptionnelle aux plus illustres inventeurs de ces derniers temps, entre autres à l'américain Edison, créateur du phonographe; au Genevois Raoul Pictet, créateur du froid industriel par la condensation du gaz; au français Gramme, inventeur des appareils électro-magnétiques, Lecoq de Boisjandrau, qui a découvert le gallium, ce métal nouveau dont les applications paraissent devoir être aussi utiles que variées.

Après ce coup d'œil jeté sur le passé et sur le présent, il faut rechercher quelles seront les conséquences d'avenir de l'Exposition de 1878.

Elles ne sont pas aisées à discerner de prime abord. Les marchés internationaux sont encore trop troublés par l'inconstance de la politique des divers pays; la lutte entre les systèmes, le protectionnisme et le libre-échange, est dans une phase trop aiguë et trop incertaine pour qu'au point de vue des résultats matériels de ces échanges on puisse formuler une conclusion économique. Il n'en est pas de même en ce qui touche l'amélioration des conditions du travail; sous ce rapport, on ne hasarde rien en disant que l'Exposition de 1878, qui a été le plus magnifique étalage des produits du génie humain, amènera nécessairement des progrès énormes dans l'outillage industriel de toutes les nations, et un per-

fectionnement du goût dans la confection des produits. C'est un résultat dont la portée est à peine appréciable et pourtant certaine.

Dans le monde moral, il semble probable que les relations si courtoises qui se sont créées entre les hommes les plus éminents de la France et de l'étranger amèneront un développement de confiance dont notre pays peut retirer les plus éclatants bénéfices. Il était un peu isolé depuis ses malheurs; il est entouré aujourd'hui d'un cortège de sympathies qui associent nos intérêts à ceux des nations étrangères.

Quant à nous, Français, il est superflu de dire que nous devons à l'Exposition une sorte de rajeunissement. Notre caractère national, si souple et si perfectible, a fait de cette grande manifestation de notre puissance l'usage le plus noble et le plus élevé.

Il s'est discipliné par le travail, a fait taire les divisions qui affaiblissent, a pris une sérieuse confiance dans la force de son application pratique. Dans la paix profonde qui lui est échouée en partage, la France a fait le compte de ses aptitudes pour le travail intérieur; elle n'a rien négligé pour donner un surcroît d'énergie à tous les ressorts de la production nationale.

A tous ces points de vue, l'Exposition universelle de 1878 aura été une grande œuvre, magnifique et bienfaisante. Le gouvernement de la République sage et modérée, et tous ceux qui sont venus lui prêter leur concours, méritent donc un durable témoignage de patriotique gratitude.

(Journal des Débats.)

Une histoire qui nous arrive de Nouvelle-Calédonie.

Deux peuplades étaient en guerre depuis nombre d'années.

Un beau jour, le chef des Lakitous, après un combat acharné, tombe aux mains des ennemis.

C'était un vaillant guerrier que ce grand chef; il jouissait dans toute la contrée d'une réputation méritée de bravoure.

Immédiatement, les vainqueurs se disposèrent à manger leur captif.

Le chef ennemi fut attaché au poteau; on disposa la broche et les tasses en bois de cocq, les feuilles de palmier et les couteaux en silex; pas un muscle de son visage n'avait tressailli. Tout à coup on vit une larme silencieuse glisser sur son visage.

Grande rumeur.  
—Tu pleures, grand chef? Tu n'es donc qu'un lâche? Faut-il appeler les enfants et les vieilles femmes pour le reconduire à coups de bâton?  
—Je ne crains pas la mort, répondit fièrement le héros de Gustave Aimard. Je pleure parce que je vois les apprêts d'un excellent festin... et que je n'en mangerai pas ma part.

**LA LORNETTE PARISIENNE.**

On assure que les gens qui sont en train de se noyer reparaissent trois fois de suite à la surface du perfide élément, avant de se décider à accepter leur nouvelle situation.

A l'instar des commissaires-priseurs de l'Hôtel des Ventes, ils semblent dire:

—C'est bien vu? bien entendu? pas de regrets? personne ne vient nous repecher?

Après le troisième plongeon, ils considèrent la question comme tout à fait résolue; ils n'insistent plus et ils disparaissent discrètement.

—Adjugé!  
C'est ainsi que les choses se passent d'ordinaire, et l'honorable asphyxié est aussitôt élevé, de par la langue verte, à la dignité de « macchabée ».

Jusqu'à présent, une des qualités distinctes du « macchabée » avait été son détachement absolu des choses d'ici-bas. On avait beau dire ou faire, ce philosophe sous-marin gardait le silence du poisson dont il partageait l'humide séjour, et demeurait impassible et immobile, le ventre en l'air, « sur son lit d'algues vertes ».

Mais il appartenait à notre époque, qui a déjà vu se produire tant de faits extraordinaires, d'assister à la résurrection de quelques noyés dont la décomposition s'annonçait déjà par des signes non équivoques.

C'est ainsi que feu Numa Baragnon vient de repaître inopinément dans les couloirs du Sénat:

« Coucou! Ah! le voilà!...  
Vainement le ridicule a roulé sur lui ses flots les plus limoneux. Déjà à deux reprises il en avait été submergé, mais il revient toujours, — et toujours plus ballonné, comme s'il s'engraissait de ses infortunes.

Rocambolet lui-même n'avait pas la vie plus dure.

En sa qualité de dernier rempart de

**FICILETON DU "TRAIT D'UNION."**

NUM. 33.

**LE TROISIÈME DESSOUS**

JULES CLARETTE.

Et, montant très lentement à l'appartement d'Hélène, Henri songeait, en frémissant un peu, à tant de vocations fausses; à tant d'efforts stériles, à tant de vies jetées au ruisseau comme des chiffons à la hotte. Et les avertissements du vieux Roquevert lui revenaient, paternels, attristés, terribles comme l'expérience: « Prends garde, Henri! »

—Ah! se disait-il avec une rage douloureuse, je les envie ceux qui n'hésitent jamais, ceux qui vont droit leur chemin, ceux qui ne se trouvent pas comme moi, faibles et troubles, entre deux carrefours: la peinture, qui m'avait tenté et le théâtre qui m'attire!... Mon devoir d'honnête garçon qui me criait de partir et la voix de Sabine qui me dit de rester.

Sabine! Si pourtant elle n'avait pas été la femme de Marsy? La vie n'aurait-elle pas pu faire qu'Henri rencontrât Mlle Gournier et s'en épris. Mais non, il était trop jeune pour elle. Elle n'aurait pu être sa femme! Et elle pouvait être

sa maîtresse! C'est qu'elle semblait, cette Sabine, plutôt créée pour la passion, pis que cela, pour le caprice, que pour le devoir. Elle s'ennuyait! Elle s'ennuyait avec Philippe! Entre le sourire du petit André, qui était le bonheur, et l'amour de Marsy, qui était la gloire, elle s'ennuyait! Elle avait besoin, pour ne point bâiller, des facettes de rapin! Marsy n'en souffrait point. Il ne voyait rien. Mais si, quelque jour, il s'apercevait pourtant de cette lassitude de Sabine et de son appétit d'inconnu? Quel écroulement! Henri en éprouvait d'avance comme une torture.

—Elle ne le comprend pas! se disait-il. Ce n'était pas une Sabine qu'il lui fallait, c'était une Hélène....

Il s'arrêta devant la porte de la jeune fille et soupira.  
Henri s'attendait à ce qu'aussitôt Hélène accourût, comme la veille, mais presque heureuse maintenant, ou du moins consolée. La porte resta close. On ne répondait pas.

Une pensée vaguement inquiète, où l'homme qu'il venait de rencontrer jouait un rôle, traversa le front d'Henri. Il soupa de nouveau, plus vigoureusement et, cette fois, derrière cette porte, il entendit un pas traînant, et comme lassé.

Instinctivement une sorte de cri lui échappa:  
—C'est moi, Hélène!  
Il lui semblait que la jeune fille avait

besoin d'être rassurée. Henri ne se doutait pas combien il avait deviné juste.

Hélène apparut, mais blanche comme une morte. Ses beaux yeux noirs avaient un cercle bleuâtre qui partait de la racine du nez, pincé comme dans certaines maladies, et ce beau visage reposé d'ordinaire et comme indifférent à la douleur brisée, était évidemment convulsé par quelque épouvantable souffrance. On devinait une catastrophe dans ce regard navré, plus touchant qu'il l'eût été plein de larmes.

Henri eu fut effrayé.  
—Qu'y a-t-il donc? s'écria-t-il.

—Rien!  
Il lui saisit la main vivement. Une main de glace.

Henri ne pouvait douter qu'il n'y eût dans l'existence de la jeune fille un malheur de plus. Il entra vivement, referma la porte sur lui, et lorsqu'il se sentit bien seul avec Hélène, dans cette chambre où, hier, il avait vue si courageuse devant une réalité brutale et où il la retrouvait, comme effarée, devant quelque chose d'imprévu, il s'assit à côté d'elle sur la chaise que venait de quitter sans doute l'individu contre lequel il s'était heurté, et après avoir essayé de faire avouer à la jeune fille qu'un malheur était venu, après lui avoir répété: « Vous souffrez, je le sens, je le vois, liez-vous à moi, dites-moi votre peine, » il parla hardiment, devinant bien que le mystère était là, dans

ce personnage qui sortait de chez Hélène, et il demanda:

—Qu'est-ce donc que cet homme que j'ai rencontré en bas?

Un frisson involontaire, comme une expression de révolte et de dégoût, parcourut tout le cors d'Hélène.

Elle regardait Henri sans répondre, une sorte de honte emplissant ses grands yeux fixes.

—Ce n'est pas M. Brècheux qui l'envoyait?

—Non.  
—Alors que venait-il faire?

—Me parler.

Il était évident que chacune des questions d'Henri causait à Hélène une impression de malaise, et cependant, intrigé et inquiet, le jeune homme continuait ses questions, comme si l'affection profonde qu'il portait à Mlle Gervais lui eût donné le droit de tout savoir.

Ce personnage, bizarre, aux insolentes douteuses, quel rapport pouvait-il avoir avec Hélène? Qu'avait-il besoin de lui parler? Pourquoi sa venue et la question d'Henri: « Qu'est-ce donc cet homme? » avaient-elles fait frissonner Mlle Gervais? Comment, hier, après l'atroce crève-cœur du concours manqué, du prix perdu, Hélène semblait calme, résignée ou résolue, et maintenant parce que cet homme était entré, Henri la trouvait écrasée sous une dou-

re mais d'implacable? Que se passait-il enfin?

—Mademoiselle Hélène, dit-il doucement, avec une expression affectueuse où le respect apparaissait, profond, vous ne doutez pas de l'amitié vraie, sans arrière-pensée et sans calcul, que je vous ai vouée. Votre avenir me touche comme le mien, et depuis la journée d'hier, il me semble que je dois travailler à réparer une injustice qui m'aurait atteint moi-même. Si quelque chagrin que vous puissiez confier au plus dévoué de vos amis vous a frappée, partageons-le. Il sera moins lourd.

—Merci, dit-elle, en lui tendant la main. Vous êtes bon, mais je suis forte.....

Elle essayait de sourire péniblement. Ses traits altérés redevenaient bientôt immobiles dans leur expression d'effroi.

—Vous ne voulez pas me dire?... Elle interrompit Henri en le questionnant.

—Avez-vous parlé de moi à votre père?

—Oui!

Elle se tenait debout, les mains par derrière appuyées sur sa table et regardant Henri.

—Et bien?  
—Il est d'avis que vous acceptiez l'engagement de Brècheux. Ce qu'il vous faut c'est le bruit, la lumière, la foule.....